

**Nathalie Ortar, Élisabeth Anstett (dir.) –  
*Jeux de pouvoir dans nos poubelles. Économies  
morales et politiques du recyclage au tournant du  
XXI<sup>e</sup> siècle***

Mikaëla Le Meur

*Émulations – Revue de sciences sociales*  
2019, Comptes rendus critiques, En ligne.

Article disponible à l'adresse suivante

---

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/crlemeur>

Pour citer cet article

---

Mikaëla Le Meur, « Nathalie Ortar, Élisabeth Anstett (dir.) – *Jeux de pouvoir dans nos poubelles. Économies morales et politiques du recyclage au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle* », *Émulations*, en ligne. Mise en ligne le 18 avril 2019.  
DOI : 10.14428/emulations.cr.060

Distribution électronique : Université catholique de Louvain (Belgique) : [ojs.uclouvain.be](https://ojs.uclouvain.be)

© Cet article est mis à disposition selon les termes de la Licence *Creative Commons Attribution, Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International*. <http://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

Éditeur : Émulations – Revue de sciences sociales / Presses universitaires de Louvain  
<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations>

ISSN électronique : 1784-5734

# **Nathalie Ortar, Élisabeth Anstett (dir.) – *Jeux de pouvoir dans nos poubelles. Économies morales et politiques du recyclage au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle***

---

Mikaëla Le Meur<sup>1</sup>

Recensé : Nathalie Ortar, Élisabeth Anstett (dir.), *Jeux de pouvoir dans nos poubelles. Économies morales et politiques du recyclage au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions Petra (« Matière à recycler »), 2017, 226 p.

La lecture de l'ouvrage collectif *Jeu de pouvoir dans nos poubelles*, dirigé par Nathalie Ortar et Élisabeth Anstett, m'a évoqué la scène d'introduction du film de Steven Soderbergh sorti en 1989, *Sexe, mensonges et vidéo*, où le personnage féminin principal, Ann Bishop Mullany, jouée par l'actrice Andy MacDowell, ouvre le film sur ces mots : « Des ordures... Cela fait une semaine que je ne pense qu'aux ordures. Je n'arrive pas à m'en empêcher. ». Dans ce dialogue avec son psychologue, la jeune femme fait état de l'inquiétude et des réflexions que provoquent chez elle les ordures. Si dans ses rêves, le mari d'Ann fait déborder la poubelle – questionnant ainsi les rapports intimes du couple et l'organisation de la sphère domestique –, c'est aussi un accident écologique réel et lointain, à Long Island, qui la hante : l'échouage d'une péniche remplie d'ordures. Face à l'abandon des déchets, des matières qui l'inquiètent, car « il y en a tellement », Ann Bishop Mullany s'interroge sur la responsabilité qui peut être engagée, et désespère de voir que « personne [ne] voulait plus » de la péniche d'ordures, évoquant ainsi une capitulation de la société tout entière face au problème de l'accumulation des déchets.

Cette scène cinématographique donne une bonne illustration du pouvoir des ordures, qui, comme d'autres choses, matières, objets, « forcent la pensée » (Stengers, 2010), une expression que reprend à son compte la sociologue australienne Gay Hawkins, dont la contribution ouvre ce livre après une courte introduction des éditrices. On pourrait lire ce premier chapitre comme une seconde et plus longue introduction de l'ouvrage, car il offre un bon équilibre entre, d'un côté, un propos généraliste et programmatique pour les travaux de recherche en sciences humaines et sociales sur les déchets – dont le livre fait état du dynamisme et de la diversité – et de l'autre, des développements analytiques fondés sur plusieurs études de cas. La référence à cette contribution et aux travaux de son auteure occupe d'ailleurs une place centrale dans

---

<sup>1</sup> Doctorante à l'Université libre de Bruxelles (aspirante F.R.S-FNRS), Lamc, Belgique.

la présentation de l'ouvrage par les éditrices, c'est pourquoi j'ai choisi de débiter cette recension en examinant la conceptualisation des déchets en tant matières politiques (et morales) que la sociologue australienne propose.

## 1. Des matières et des questions politiques et morales

Traduite de l'anglais, la contribution de Gay Hawkins dans le chapitre 1 oriente la réflexion autour de problématiques et controverses sociotechniques en insistant sur la matérialité des ordures, des « matériaux politiques » (p. 17). Pour elle, la recherche sur les matières détritiques doit montrer « comment les conflits et les controverses émergent autour des déchets [mais aussi] comment le déchet lui-même peut venir participer à ces processus » (*ibid.*). Notons que la traduction « matériaux politiques », proposée dans le livre qui nous intéresse ici, ne retranscrit que partiellement l'expression anglaise « *political matter* » que l'auteure a pu mobiliser au sein de l'ouvrage collectif éponyme, dont elle est également une des contributrices et auquel elle se réfère (Braun & Whatemore, 2010). La dualité de sens entre une matière-objet et une matière-question, qui est contenue dans cette expression<sup>2</sup>, et que l'on pourrait également associer à l'existence d'un « pouvoir des choses » – *thing-power* (Benett, 2010) – se retrouve d'ailleurs dans le nom donné à la collection qui accueille l'ouvrage d'Anstett et Ortar : « Matière à recycler ». Or si la notion de pouvoir apparaît bien dans le titre du livre, les éditrices n'insistent pas tant sur le pouvoir que les choses exercent sur les humains que sur les rapports de pouvoir impliquant les humains entre eux.

Dans cet ouvrage dont l'introduction et le chapitre 1 constituent à mon sens l'armature théorique tout en ne s'articulant que partiellement, il s'agit en effet d'analyser la dimension morale et politique contenue dans les pratiques et discours des acteurs qui ont partie liée avec les matières détritiques. Les éditrices de l'ouvrage ont choisi de mobiliser, dans leur courte introduction intitulée « Quelle morale pour les restes ? », une approche de la question des déchets et du recyclage en termes d'économies morales et politiques, annoncées dès le sous-titre du livre. Si la référence à Didier Fassin est posée d'entrée de jeu, le contenu théorique de cette notion et ses modalités d'application au champ de recherche spécifique des déchets est peu détaillé. Les lecteurs et lectrices doivent donc être familiarisés avec ce concept, dont les multiples acceptions augmentent le risque d'en « émousser l'acuité analytique » (Fassin, 2009 : 1240). Les jeux de pouvoir dont l'ouvrage entend ainsi rendre compte sont notamment liés aux « diverses prescriptions, injonctions et interdictions sur lesquelles repose l'intégralité de la vie sociale » (p. 9). Pour Ortar et Anstett, cette question morale, que l'on découvre profondément liée à la question politique tout au long des contributions, est centrale à « la

---

<sup>2</sup> Le terme anglais « *matter* » comprend ces deux sens ; une complexité qui disparaît en français.

compréhension des enjeux idéologiques, sociaux et politiques du recyclage au XXI<sup>e</sup> siècle» (p. 13).

Si l'introduction propose de regrouper neuf chapitres (du chapitre 2 au chapitre 10) sous trois thématiques – « la fonction structurante des idéologies » ; « les rapports de domination et les hiérarchies sociales inhérents aux pratiques de recyclage » et « les situations de crise » (p. 11-12), ces dernières sont peu développées. À la lecture, on a donc plutôt tendance à suivre l'ouvrage de manière linéaire, un chapitre traitant d'une thématique singulière succédant à l'autre. Il me semble malgré tout intéressant d'organiser ce compte-rendu autour de quatre enjeux que la lecture des contributions m'a amenée à identifier. C'est pourquoi je ne suivrai pas les contributions des auteurs dans l'ordre de lecture.

## 2. Structurer un champ de recherche

Le premier point que je souhaite développer est lié à la démarche des auteures qui va dans le sens d'une structuration du champ de recherche sur la question des déchets. Cette publication fait en effet suite à un premier ouvrage collectif, également dirigé par Anstett et Ortar (2015), *La deuxième vie des objets. Recyclage et récupération dans les sociétés contemporaines*. Ces deux parutions à deux ans d'intervalle se placent dans la continuité des recherches menées autour du groupe fondé par les deux chercheuses : « La deuxième vie des objets – Anthropologie et sociologie des pratiques de récupération », dont les premiers séminaires, organisés dans les locaux de l'EHESS à Paris, datent de 2011. Cette activité scientifique soutenue, entre événements, débats et publications, témoigne d'un mouvement de structuration du champ francophone des études sur les déchets et la « deuxième vie des objets », en écho aux *discard studies*, du côté anglo-saxon.

Avec ce travail éditorial, Ortar et Anstett proposent de mettre les objets déchus et les matières détritiques au cœur des études en sciences humaines et sociales, en combinant interdisciplinarité et perspectives internationales, par la mobilisation de chercheur·e·s non francophones et de terrains variés (certaines contributions sont des traductions de propositions originales initialement rédigées en espagnol et en anglais). Ainsi, le livre est composé de dix chapitres faisant état de travaux en anthropologie, sociologie, philosophie, géographie, histoire et histoire de l'art. Différentes ethnographies et études de cas sont mobilisées, faisant évoluer les lectrices et lecteurs entre la France, la Belgique, les États-Unis, l'Italie et l'Argentine. Cette pluralité d'approches et de points de vue sur la question des ordures montre d'une part la vitalité des questionnements que cet objet d'étude suscite, et d'autre part le caractère intrinsèquement interdisciplinaire de ce champ de recherche composite que le géographe Jean Gouhier proposait de nommer « rudologie » – un néologisme issu du latin *rudus* (décombres, débris) (Gouhier, 1999), permettant de faire un pas de côté vis-à-vis des ancrages disciplinaires académiques institutionnalisés.

Bien que la question morale ait pu être travaillée dans d'autres études sur les déchets<sup>3</sup>, l'intérêt de l'ouvrage présenté ici est d'en faire un angle d'approche spécifique, ce qui démontre une volonté de produire un discours théorique partagé à partir de la multitude des travaux sur cette thématique de recherche. Chaque contribution s'est en effet saisie des enjeux moraux contenus dans les rapports entre les humains et les déchets, ce qui permet au livre de soulever la question de la moralisation de la vie quotidienne liée à la montée d'un référentiel environnementaliste qu'il est nécessaire de déconstruire (Monsaingeon, 2017). Les terrains mobilisés ont ainsi permis de travailler, au prisme d'enjeux contemporains liés aux déchets, des notions traditionnelles des sciences humaines et sociales dans le voisinage de la question morale : la règle, le droit et la production normative, les normes et logiques d'action implicites/explicites, les confrontations de valeurs entre acteurs et groupes sociaux, les décalages entre pratiques et discours, l'éthique, l'ordre, la déviance et la marginalité, la question de la critique et de ses manifestations. Ces notions feront l'objet d'une discussion dans les deux points suivants.

### 3. Paradoxes, jeux de mots et d'acteurs

Dès l'introduction, les coordinatrices de l'ouvrage proposent de mettre en évidence certains paradoxes liés aux déchets et d'en discuter les soubassements politiques et moraux : comment expliquer les surabondances matérielles (notamment détritiques) dans des sociétés contemporaines marquées par des inquiétudes quant à la rareté et la pénurie de ressources ? D'emblée la question de la qualification des matières détritiques est posée : les déchets sont-ils des externalités environnementales à gérer ? Des ressources à transformer ? Des gisements à s'approprier ? En quoi ces différentes manières de qualifier les ordures sont-elles dépendantes des stratégies des acteurs impliqués dans la gestion de celles-ci ? Quels sont les jeux d'acteurs et les conflits qui émergent autour de ces matières tantôt rebuts, tantôt ressources ? Ces questions animent plusieurs contributions de l'ouvrage, et je citerai ici deux auteurs pour les illustrer.

Sebastian Carenzo soulève un paradoxe dans le système officiel de gestion des déchets à Buenos Aires qui implique que, « plus on enfouit de déchets, plus on produit de la valeur » (p. 124). Ce paradoxe est lié selon lui au fait que les déchets sont considérés par les sociétés gestionnaires comme une masse à éliminer, une action dont celles-ci facturent le service. À l'inverse, les *cartoneros* – les récupérateurs non officiels – tentent d'imposer une acception différente des déchets, qu'ils voient comme des matières multiples à trier et à transformer, des actions qui leur permettent de générer des revenus. On voit alors à quel point l'enjeu de la qualification des objets est important, faisant

---

<sup>3</sup> On pense en premier lieu au livre de Mary Douglas qui relie la question de la pollution à la souillure spirituelle et à l'ordre moral, et qui a constitué un des fondements théoriques des études sur les déchets durant ces dernières décennies (2005 [1967]).

ainsi émerger la notion de « régimes détritiques » qui mêlent production matérielle, représentations sociales et questions politiques dans une négociation perpétuelle entre les différents acteurs (p. 121, citant Zsuzsa Gille [2010]).

Pour Jean-Baptiste Bahers, qui se concentre sur la question des DEEE (Déchets d'équipements électriques et électroniques), l'attitude des éco-organismes créés pour réguler ce secteur économique est également problématique. En organisant des campagnes de promotion du recyclage, ces derniers dispensent un « message [...] paradoxal ». En effet, « dans une période où la production de déchets évoque des nuisances environnementales, promouvoir la mise au rebut d'objets conservés est étonnant. » (p. 71). Il montre ainsi qu'en voulant alimenter des filières industrielles de recyclage, dont la pérennité repose sur la mise au jour de gisements « cachés » (au sein des foyers), les campagnes de communication invitent les citoyens à se débarrasser de leurs vieux objets en culpabilisant les « gardeurs » et en déculpabilisant l'acte de jeter. La question écologique est alors selon lui dépolitisée, car elle devient avant tout une affaire gestionnaire et économique, où la fluidité de la circulation des objets déchus (vus comme des ressources) est le maître-mot. Le citoyen est alors réduit à son statut de consommateur contribuant au financement du recyclage via les éco-organismes collecteurs, mais sans être associé à la prise de décision sur les dispositifs de gestion mis en place.

L'identification des paradoxes inclus dans les dispositifs de gestion des ordures et les décalages entre, d'une part, les discours et les valeurs mis en avant et, d'autre part, les effets concrets des systèmes de gestion, permet de montrer les fractures entre les acteurs impliqués et de faire émerger des « controverses matérielles » (voir contribution de Hawkins au chapitre 1 : 23). La multiplicité des positions autour de la question des déchets pose la question non seulement des modalités éventuelles de négociation des dispositifs et des politiques de gestion, mais également de la possibilité, ou non, de l'émergence d'une critique de ces dispositifs.

#### 4. De la neutralisation à la critique

L'analyse de Jean-Baptiste Bahers (évoquée plus haut) faisant état d'une dépolitisation de la question des déchets et du recyclage résonne avec d'autres chapitres de l'ouvrage. Dans leur contribution sur la *Responsabilité élargie du producteur* (REP) au chapitre 2, Fanny Verrax et Romain J. Garcier concluent également que « la transposition d'un principe moral, la responsabilité, en un dispositif d'ordre technique et réglementaire a pour conséquence une dilution de la responsabilité chez les acteurs concernés, qui fait perdre, justement, la portée morale inhérente au principe » (p. 40). Dans la continuité de cette réflexion sur les effets des dispositifs de gestion, Fanny Pacreau, au chapitre 4, considère que le passage de la décharge à la déchetterie a contribué à neutraliser la question des déchets. Selon elle, cette neutralisation de la « charge affective » des ordures par la raison technicienne tient pour partie d'une visée gestionnaire reposant sur la performativité du langage, « qui souhaite que le changement de mot change la chose

désignée » (p. 84). C'est ainsi que « [l]a masse informe, barbouillée de nos inquiétudes et de nos fascinations, se présente [...] disciplinée, comme assagie et inoffensive » (p. 84). Pour la plupart des auteur·e·s, cette euphémisation des enjeux liés au recyclage va de pair avec la mise en ordre capitaliste du monde, au sein de laquelle la définition de la valeur, pourtant un enjeu éminemment politique (voir Carezzo au chapitre 6), est laissée à la négociation entre acteurs économiques privés. Dans un tel contexte, certaines pratiques liées aux déchets permettent d'identifier des marges, dans lesquelles des individus et des collectifs s'engagent, parfois portés par des désirs de transgression et de subversion.

Les différentes contributions nous permettent en effet d'explorer différentes marginalités critiques des systèmes dominants. Il en va ainsi des chiffonniers parisiens du XIX<sup>e</sup> siècle, à la fois accusés de tous les maux sociaux, ou considérés par les classes dominantes comme des indigents nécessitant une aide au point que l'ingénieur métallurgiste Frédéric Le Play va jusqu'à assimiler les déchets à une subvention pour cette catégorie populaire (voir la contribution de Linda Gonzalez-Lafaysse au chapitre 5). Au chapitre 8, Mariano D. Perlerman propose, quant à lui, de discuter de la figure du *cirujero* (récupérateur) comme symbole de la crise économique en Argentine. Chez les utilisateurs et les utilisatrices de la fripe décrits par Stavroula Pipyrou au chapitre 7, on retrouve ce rapport ambivalent à la marge, entre exclusion et subversion : « dans les années 1960 et 1970, seuls les excentriques, les étudiants et les hippies admettaient ouvertement porter des vêtements de seconde main, signalant par là même leur rejet d'un système idéologique associé au consumérisme et au capitalisme toujours croissants [...] » (p. 153). Enfin, dans son analyse autour de l'exposition « Le Plein » de l'artiste Arman, qui eut lieu en 1960, Déborah Laks montre comment « [l]a question de la société de consommation domine celle de ses déchets, et en eux, c'est plus une force transgressive qu'une potentialité destructive que souligne l'artiste » (p. 210).

Plusieurs contributions de l'ouvrage montrent donc le potentiel subversif contenu dans les matières détritiques. Dans les différents contextes évoqués par les auteur·e·s, certain·e·s acteurs ou actrices mobilisent des pratiques liées aux déchets dans leur démarche de remise en question de l'organisation économique et politique des sociétés contemporaines, sans pour autant toujours chambouler les ordres établis. Les pratiques liées aux déchets sont donc profondément morales et politiques lorsque l'on en interprète les enjeux sous-jacents avec les outils des sciences humaines et sociales. Mais la capacité politique contenue dans les déchets s'énonce-elle véritablement sans le travail d'interprétation des chercheur·e·s ? Dans quelle mesure les acteurs partagent-ils l'idée selon laquelle les déchets seraient des « matériaux politiques » et comment surtout les mobilisent-ils concrètement ?

## 5. Matérialité, politique... et esthétique ?

L'intérêt de soumettre la question des déchets aux analyses critiques des sciences humaines et sociales est prouvé par la richesse et la diversité des études présentées. Pour autant, elles réussissent inégalement à nous faire entrevoir les relations concrètes que les acteurs entretiennent avec les matières détritiques, qui apparaissent parfois en arrière-plan et dont on comprend mal les qualités spécifiques. Le pouvoir des déchets semble d'ailleurs se réduire dans les contributions traitant les dispositifs de gestion qui neutralisent les dimensions politiques et morales liées aux ordures, alors envisagé de manière lointaine (voir contributions de Bahers ; Verrax & Garcier). En parallèle, il semble que les auteur-e-s étudiant les pratiques de récupération et les groupes sociaux au contact direct avec les déchets défendent l'idée d'une potentialité politique et subversive intrinsèque aux matières détritiques et réappropriée par les acteurs (voir les contributions de Carezzo ; Pipyrrou ; Laks). Qu'en est-il précisément de cette relation intime entre les humains et les objets ?

Pour Didier Fassin (2009), dont l'introduction évoque les travaux sur les économies morales, et bien que cette notion ne soit pas systématiquement mobilisée dans les contributions, cet outil conceptuel permet d'apporter « un point de vue du dedans et [de reconnaître] une subjectivité politique », quand l'économie politique « propose une perspective du dehors qui objective les situations mais délégitime souvent l'expérience des acteurs » (p. 1264). Ce sont alors les émotions et les sentiments moraux qui permettent d'affiner l'analyse et de raviver les questions de recherche. Au-delà de leur engagement moral, serait-ce des émotions environnementales (Milton, 2002) liées à leur expérience d'un paysage inhabité souillé par les ordures qui motivent les bénévoles que suit Denis Blot dans leurs « nettoyages prophylactiques » (chapitre 9) ? Une heureuse imbrication des questions politiques, morales et peut-être esthétiques (puisque c'est le domaine des émotions, des sensations, des perceptions), permettrait, me semble-t-il, de donner aux études sur la question des déchets et du recyclage un ancrage plus fort dans la matérialité de l'expérience des personnes et dans son caractère sensible.

En évoquant l'esthétique et la sensibilité, on peut également regretter l'austérité de l'édition qui ne laisse presque aucune place aux images et à l'illustration (on trouve quelques rares schémas et une seule capture photographique). Cette absence d'images, probablement motivée par des raisons techniques ou budgétaires, pose tout de même la question de la capacité du propos scientifique à sortir d'une certaine normativité textuelle. La question de l'esthétique entourant les pratiques liées aux déchets est pourtant abordée plus ou moins longuement dans diverses contributions (notamment par Carezzo, Pipyrrou et Laks dans les chapitres 6, 7 et 10). Celles-ci pourraient ainsi gagner en profondeur analytique par le recours à des images, une autre manière d'accéder à la matérialité et au caractère sensible des expériences. Si l'esthétique et le besoin de « *fare bella figura* » sur les places du Sud de l'Italie fait sens pour les personnes tout en étant compatible avec l'usage des fripes (voir la contribution de Pipyrrou au chapitre 7), la



publication, et donc l'entrée sur la place publique, d'un ouvrage sur les déchets pourrait mériter une attention particulière sur la forme et donc sur l'objet-livre lui-même. C'est peut-être une attention redoublée sur la matérialité des choses, que les études sur les déchets induisent d'emblée, qui pourrait constituer le point d'ancrage de développements théoriques et esthétiques futurs. Sur le plan esthétique par exemple, la revue *Techniques & Culture* a proposé, dans son double numéro sur les déchets paru en 2016, des pistes intéressantes (Joulian, Tastevin, Furniss, 2016). On espère, quoi qu'il en soit, que le propos de cet ouvrage dense, rigoureux et stimulant, circulera au sein d'une large communauté de lecteurs et de lectrices.

## Bibliographie

- ANSTETT É., ORTAR N. (dir.) (2015), *La deuxième vie des objets. Recyclage et récupération dans les sociétés modernes*, Paris, Pétra (« Matière à recycler »).
- BENETT J. (2010), « Thing-power », in B. BRAUN, S. J. WHATEMORE (dir.), *Political Matter. Technoscience, Democracy, and Public Life*, Minneapolis/Londres, University of Minnesota Press, p. 35-62.
- BRAUN B., WHATEMORE S. J. (dir.) (2010), *Political Matter. Technoscience, Democracy, and Public Life*, Minneapolis/Londres, University of Minnesota Press.
- DOUGLAS M. (2005 [1967]), *De la Souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte.
- FASSIN D. (2009), « Les économies morales revisitées », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 64, n° 6, p. 1237-1266.
- GILLE Z. (2010), « Actor Networks, Modes of Production, and Waste Regimes: Reassembling the Macro-social », *Environment and Planning*, vol. 42, p. 1049-1064.
- GOUHIER J. (1999), « La marge. Entre rejet et intégration », in J.-C. Beaune (dir.), *Le déchet, le rebut, le rien*, Seyssel, Champ Vallon, p. 80-89.
- JOULIAN F., TASTEVIN Y.-P., FURNISS J. (dir.) (2016), « Réparer le monde. Excès, reste et innovation », *Techniques & Culture*, n° 65-66, Paris, Éditions de l'EHESS.
- MILTON K. (2002), *Loving Nature: Towards an Ecology of Emotion*, New-York/Londres, Routledge.
- MONSAINGEON B. (2017), *Homo detritus. Critique de la société du déchet*, Paris, Seuil.
- STENGERS I. (2010), « Including non-humans in political theory: Opening Pandora's box? », in B. BRAUN, S. J. WHATEMORE (dir.), *Political Matter. Technoscience, Democracy, and Public Life*, Minneapolis/Londres, University of Minnesota Press, p. 3-33.